

Une semaine, un livre

N°468, 10 juillet 2022

Pina Rota Fo

Le Pays des grenouilles

Il Paese delle rane

Traduit de l'italien et présenté par Delphine Bahuet-Gachet

1978, Éditions Le Passeur 1993, Éditions Cambourakis 2017

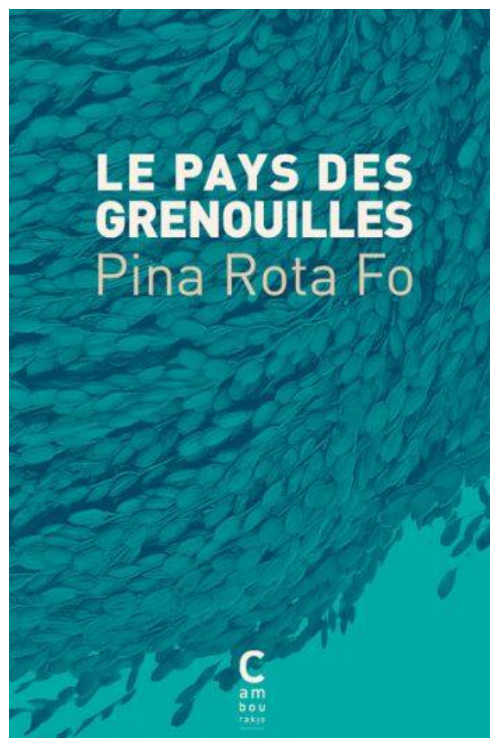
170 pages

Dans le Nord de l'Italie, à la frontière entre le Piémont et la Lombardie, là où commence l'immense et féconde plaine du Pô, dans une grande propriété agricole, une famille de paysans a du mal à joindre les deux bouts. Mais la famille s'agrandit chaque année ou presque et les enfants grandissent en aidant aux champs.

Le Pays des grenouilles est d'abord l'histoire d'un homme : un paysan, ouvrier agricole travaillant dans une immense ferme, et de sa famille. Cet homme est le père de la narratrice, qui n'est, bien que ce ne soit pas explicitement dit, personne d'autre que l'auteur elle-même. Il s'agit donc d'un roman autobiographique. Le récit s'étend de la naissance de la narratrice jusqu'à la mort du père, à l'âge de 93 ans. Il traverse plus d'un demi-siècle. Il débute au moment de la crise de la paysannerie traditionnelle du Nord de l'Italie et montre comment la modernité a pu éclore avec la génération du début du XX^e siècle. Il décrit les conditions de vie des ouvriers agricoles, la situation de la dizaine de familles travaillant pour un grand propriétaire, la misère dans laquelle ces familles étaient laissées, l'entraide et la dureté du travail mais aussi l'amour de la terre et du travail des champs, des rizières en particulier. Et puis, les enfants qui, l'un après l'autre, quittent la ferme pour aller travailler ou se marier à la ville, malgré l'opposition du père qui défend son époque. Il décrit aussi le passage de la première guerre et son lot de jeunes hommes disparus, la montée du fascisme en toile de fond et l'arrivée de la seconde guerre mondiale.

Il y a fort à parier que Bernardo Bertolucci avait lu *le Pays de grenouilles* quand il a réalisé *Novecento*, cette grande fresque cinématographique sortie en 1976, tant les paysages comme les situations décrites y font penser. De même, en lisant *le Pays des grenouilles*, on revoit des scènes de *Riz amer* de Giuseppe de Santis (1949) ou encore *l'Arbre aux sabots* d'Ermanno Olmi (1978) qui célèbrent la grandeur de la paysannerie de la plaine du Pô.

Pina Rota Fo n'était pas écrivain mais son texte est bouleversant. Chaque situation est présentée avec une telle simplicité et une telle profondeur, que l'émotion est toujours proche. Ce roman est à la fois un superbe témoignage sur un changement d'époque et le chemin, semé d'embûches, vers le monde moderne. Il n'en est pas moins bien écrit et il laisse transparaître une grande intelligence et une magnifique perception du monde.



Une semaine, un livre

Pina Rota Fo est née en 1907 près de Sartirana Lomellina, commune située à l'Ouest de la Lombardie. Son père était ouvrier agricole. Elle a eu trois enfants qui se sont tous distingués dans le domaine de la culture : Fulvio Fo, homme de théâtre, Bianca Fo, écrivaine et Dario Fo, prix Nobel de littérature en 1997. Elle était elle-même une grande lectrice et une observatrice attentive du monde. Tout au long des années 1950, elle a travaillé à son unique roman, largement autobiographique. Elle a vécu à Milan puis sur les bords du lac Majeur, où elle s'est éteinte à l'âge de 83 ans.



Extraits :

Depuis toujours, maman détestait la ferme, la campagne, le village, les étables et tout autour les murs d'enceinte contre lesquels s'adossaient, côte à côte, les petites maisons des « obligés » (travailleurs à temps plein, qui avaient l'obligation – d'où le nom – d'être disponibles jour et nuit pour résoudre toute situation d'urgence dans la vie de la ferme) et les étables plus basses pour les vaches, les bœufs et les veaux.

Au milieu de la ferme trônaient, comme un monument, le tas de fumier, la tampa, couverte comme un hangar, les pompes, l'abreuvoir et encore une rangée de poulaillers et de porcheries. Tout au bout, à côté du four, se trouvaient les cabinets, communs à tous les habitants de la ferme. Nous étions plus de cent, hommes femmes et enfants, beaucoup d'enfants.

.

L'hiver de 1918-1919 fut très rude. Il faisait froid, il y eut de fortes gelées, même les fossés d'irrigation gelèrent. Ce ne fut drôle que pour les enfants qui allaient y faire des glissades, à la grande terreur des mères qui craignaient que la glace ne fonde. La nourriture était rare et les soldats de retour ne rentraient plus dans leurs habits de tous les jours. Le travail des champs s'était arrêté pour l'hiver. Ils se retrouvaient à l'auberge pour se raconter les tragédies et les massacres qu'ils avaient vécus, soufferts.

Certains d'entre eux, partis adolescents, avaient changé de visage à en être méconnaissables, même la voix et les gestes étaient différents.

Il tomba beaucoup de neige, et l'on aurait dû la ramasser au moins dans les rues, mais la commune n'avait pas d'argent. Mon père disait : « S'il y a des choses stupides et inutiles dans ce monde, c'est bien de déblayer la neige et de tuer des gens : la neige s'en va toute seule, et l'homme meurt tout seul. La neige piétinée se transforme en boue, c'est une saine décomposition. L'homme, si tu le laisses vivre, il y a des chances qu'il fasse quelque chose de bien dans sa vieillesse mieux que dans sa jeunesse. Si tu le tues avant l'heure, ça fait juste de la nourriture pour les vers.

Pour l'instant, moi, je n'allais pas à l'école.